

SORJ CHALANDON

Le Livre de Poche

Profession du père

ROMAN



Le Livre de Poche remercie les éditions GRASSET pour
la parution de cet extrait

À Yves.

1

Recueillement

(Samedi 23 avril 2011)

Nous n'étions que nous, ma mère et moi. Lorsque le cercueil de mon père est entré dans la pièce, posé sur un chariot, j'ai pensé à une desserte de restaurant. Les croque-morts étaient trois. Visages gris, vestes noires, cravates mal nouées, pantalons trop courts, chaussettes blanches et chaussures molles. Ni dignes, ni graves, ils ne savaient que faire de leur regard et de leurs mains. J'ai chassé un sourire. Mon père allait être congédié par des videurs de boîte de nuit.

Il pleuvait. Le crématorium, le parc, des arbres de circonstance, des fleurs tombales, un jardin de cimetière bordant une pièce d'eau. Tout empestait le souvenir.

— On va voir s'il y a un poisson ?

Ma mère m'a regardé. Elle a hoché la tête.

— Si tu veux.

Nous avons marché jusqu'au bassin. Elle s'appuyait sur mon bras, se déplaçait avec peine, regardait le sol pour ne pas faire un mauvais pas.

Il y avait un poisson. Une carpe dorée entre les nénuphars.

— Je ne le vois pas.

Elle ne voyait rien, ma mère. Jamais, elle n'avait vu. Elle plissait les yeux. Elle cherchait de son mieux. La carpe jouait avec l'eau du rocher transformé en fontaine, elle glissait sur le sable, fendait la surface, plongeait, remontait gueule ouverte, maraudait un peu d'air. Ma mère a secoué la tête.

— Non. Il n'y a rien.

Alors j'ai entouré ses épaules de mon bras. Je l'ai serrée contre moi. Je me suis penché, elle s'est penchée aussi. De la main, je suivais l'ondoiement paisible de l'animal. J'accompagnais son mouvement. Je montrais le poisson, elle regardait mon doigt. Elle était perdue. Elle avait le visage sans rien. Pas un éclat, pas une lumière. Ses yeux très bleus ne disaient que le silence. Ses lèvres tremblaient. Elle ouvrait une bouche de carpe.

Il y avait un mort avant le nôtre, des dizaines de voitures, un deuil en grand. Nous étions le chagrin suivant. Notre procession à nous tenait à l'arrière d'un taxi. Ma mère s'est assise sur un banc, dans le couloir de la salle de cérémonie. Je suis resté debout. Je voulais sortir. Attendre dehors que tout soit fini.

— Je t'ai accompagnée, mais je n'entre pas.

Ma mère m'a regardé.

— Tu vas rester sous la pluie ?

Je n'ai pas répondu. Ce n'était pas une question. Je suis allé au tableau de service. J'ai relu le nom de mon père. À voix basse. C'était étrange de le voir là. Il

m'était familier sur le cuivre d'une porte ou le papier d'une enveloppe, mais pas sur une liste mortuaire.

André Choulans.

Trois crémations avaient eu lieu le matin du 23 avril. Trois autres étaient prévues dans l'après-midi. La fin de mon père était programmée entre celles d'Albert Blondel et de Jean Vial. Cercueil attendu à 14 h 45. Cela faisait panneau indicateur, relevé de passage des trains. J'étais en bout de quai, à consulter son heure de départ.

Une femme est arrivée dans le couloir, une feuille à la main.

— Vous venez pour un défunt ?

— Non, pour mon mari, a répondu ma mère.

J'ai donné le nom de mon père. L'autre a regardé son papier, hoché la tête et répété Choulans comme on tamponne un document. Puis elle a ouvert la double porte, s'effaçant pour nous laisser entrer. Elle semblait embarrassée.

— Vous attendez quelqu'un d'autre ?

Ma mère m'a regardé.

Fadila ne viendrait pas, Clément non plus.

Ce lieu n'était ni pour ma femme ni pour mon fils.

— Pas d'autre membre de la famille ?

— Nous deux, j'ai dit.

Je l'ai prise par le bras.

La salle de recueillement était immense. Il y avait des dizaines de chaises. Ma mère a hésité. Elle s'est assise devant, sans quitter des yeux la porte qui nous faisait face. Les morts entraient par là. J'ai pris place

à sa droite, sorti mon carnet de croquis et un éclat de fusain.

Elle m'a regardé.

— Tu ne vas pas dessiner, quand même ?

Je n'ai pas levé la tête.

— Pourquoi ?

Elle n'a pas répondu.

Alors j'ai dessiné. Trois traits rapides, l'angle de la pièce, le plafond, le sol de carrelage gris. Puis la porte en cuir roux. Double battant, capitons en losanges boutonnés. J'ai ombré la plinthe écaillée. Esquissé le tableau accroché au mur, une nature morte.

Ma mère jetait des regards inquiets. La porte, mon dessin. Elle redressait son sac à main sur ses genoux. Elle remuait les lèvres.

— Tu es sûr qu'il y avait un poisson ?

Je crayonnais une moulure du plafond. J'ai hoché la tête.

— Une carpe, maman.

Je suis passé à elle. Ses souliers fatigués. Ses mains jointes, sa peau de veines bleues, ses cheveux raides et gris, sa robe du lundi. Dans son placard, ma mère avait un lourd manteau noir à boutons de nacre.

— C'est un manteau pour le cimetière, disait-elle toujours.

Son mari était mort. Elle ne l'avait pas mis. À la place, elle avait choisi une pelisse tabac clair, à galons rouges aux poches et au col.

— Je ne l'ai portée que deux fois, il faut bien que je la sorte du placard.

La porte s'est ouverte en grand. J'ai rangé mon carnet.

Je n'ai pas aimé le cercueil. C'était une simple caisse, un aggloméré de cellulose, un contre-plaqué à échardes, un emballage de carton.

Maman l'avait choisi.

— C'est pour le brûler, avait-elle dit.

Elle avait raison. Pourquoi jeter au feu du bois de frêne, avec côtés galbés et couvercle en dôme ? Pourquoi du satin blanc et une plaque d'identité dorée ? Pourquoi la croix ? Tout cela n'avait aucun sens. Alors poignées en résine et plaque de boîte aux lettres.

2

Le putsch

(Dimanche 23 avril 1961)

— C'est la guerre !

Mon père a claqué la porte d'entrée. Il a crié ces mots sans enlever son manteau. Il a répété « la guerre » sur le seuil de chaque pièce. Le salon, la salle à manger. Nous étions dans la cuisine, ma mère et moi.

— C'est la guerre.

Mon père, immense, occupant tout le chambranle. J'épluchais trois carottes, ma mère préparait un poireau.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Il l'a regardée, sourcils froncés. Ma mère et ses légumes. Il était mécontent. Il annonçait la guerre, et nous n'avions qu'une pauvre soupe à dire.

— Ce que je raconte ?

Geste brusque. Le journal est tombé sur la table, au milieu des épluchures.

« Coup de force militaire à Alger » titrait *France-Soir*, publiant les photos de trois soldats. « Les militaires rebelles proclament l'état de siège. »

J'ai regardé le titre à l'encre noire, mon père, ma mère.

— C'est la guerre, maman ?

Ma mère a plié le journal et l'a posé sur l'évier.

— Finis tes carottes.

— C'est ça, finis tes carottes, s'est moqué mon père.

Elle grattait la terre du poireau, coupait ses racines à petits gestes secs, découpait le blanc en fines rondelles. Moi, je râpais les légumes avec un économe. Et lui nous observait.

— C'est tout ce que tu lui apprends à ton fils ?
La cuisine ?

Ce dimanche 23 avril 1961, j'étais un enfant. Né douze ans, un mois et six jours plus tôt, je préparais la soupe de la semaine avec ma mère et baissais la tête devant mon père.

Elle lui a répondu que ce qui se passait à Alger ne me regardait pas. C'étaient des histoires politiques. Une affaire d'hommes.

Il a soupiré fort. Il a quitté la cuisine, mais pas l'appartement.

Il le faisait lorsqu'il était en rage. Marchait jusqu'à Saint-Irénée à grands pas de soldat. Puis il rentrait, plus tard et sans un mot. Claquait la porte. Allait dans la chambre pour trouver le repos. Mais ce soir, il était resté. Passait d'une pièce à l'autre, comme un prisonnier en cour de promenade. Et ma mère guettait la colère de son homme à travers ses pas.

— Ce salaud parle à 8 heures, a crié mon père.

Il est revenu à la cuisine, s'est servi un verre d'eau. Il a scruté la ville par la fenêtre. Il attendait quelque chose que je ne savais pas.

— Je veux que le gamin voie ça. C'est historique.

Il m'a enlevé la carotte de la main. S'est penché sur la table.

— Un serment, tu sais ce que c'est ?

Je ne comprenais pas. J'ai protégé mon visage de mon bras replié.

— Tu lui fais peur, a protesté ma mère.

Mon père, voix mauvaise.

— Eh bien cette grande ordure a renié son serment.

Puis il est retourné au salon. Et il a allumé la télévision.

— Denise, Picasso, venez ! Ça va commencer.

Dans le canapé, mon père prenait toute la place.

— C'est mon canapé, il disait.

Un jour, j'avais abîmé un mur de leur chambre en passant le balai. Un copeau de plâtre, arraché avec le bout du manche. Et il m'avait giflé, parce que c'était son mur et c'était son balai.

— Rien ici n'est à toi, tu m'entends ? Ni à ta mère ni à toi !

Dans le canapé, il s'asseyait jambes ouvertes, bras en croix, coudes posés sur le dossier, laissant à ma mère une niche près de l'accoudoir.

— Tu as ta chaise, lui disait-il.

Moi, j'étais assis par terre, adossé à la table basse.

Mais ce soir-là, il a tapoté de la main l'endroit du canapé où je devais m'asseoir. Il voulait sa famille. Les Choulans au complet pour entendre le traître.

« Un pouvoir insurrectionnel s'est établi en Algérie. »

De Gaulle était habillé en soldat.

Je regardais mon père. Visage clos, du dégoût plein les lèvres.

— Je t'en foutrais du quarteron de généraux !

Le jour tombait. À chaque phrase du Général, il lui répondait en grondant.

« Leur entreprise ne peut conduire qu'à un désastre national. »

— C'est toi le désastre, connard !

« Au nom de la France, j'ordonne que tous les moyens, je dis tous les moyens, soient employés partout pour barrer la route à ces hommes-là, en attendant de les réduire. »

— C'est toi qu'on va réduire ! Tu es mort mon salaud !

Mon père s'est levé. « Partisans, ambitieux et fanatiques. » Il marchait dans le salon en faisant des gestes brusques. « L'aventure odieuse et stupide des insurgés. » Il se raclait la gorge, remontait son pantalon, claquait ses mules sur le parquet. « Le malheur qui plane sur la patrie. » Il ricanait.

— Non mais tu l'entends, cette ordure ! Tu l'entends ?

Ma mère hochait la tête. Elle avait le visage des soirs de bulletins scolaires. Lorsque nous attendions mon père, encombrés de mes mauvaises notes.

« Françaises, Français, aidez-moi ! »

— On va t'aider à crever, oui !

Il a éteint la télévision, quitté la pièce, allumé le transistor. Il marchait dans l'appartement, radio écrasée contre son oreille, en répétant que le salaud s'était donné les pleins pouvoirs. Il attendait les prochaines informations.

Édith Piaf chantait.

*Balayés les amours
Avec tous leurs trémolos
Balayés pour toujours
Je repars à zéro...¹*

Ma mère m'a regardé. Assis par terre, je m'endormais.
— Allez viens. Je t'emmène au lit.

Elle m'a accompagné dans ma chambre. Elle a tiré les rideaux d'un geste las. Puis s'est penchée sur moi sans un baiser. Seul son regard. Il murmurait de ne pas m'en faire. Que papa était comme ça. Que c'était bien moins grave qu'il ne le disait. Que demain, tout serait fini.

La voix de Piaf avait suivi mon père sur le balcon.
Ma mère a fredonné, souriant dans l'obscurité.

— Non, rien de rien... Non, je ne regrette rien...

J'ai sursauté. J'ai mis brusquement ma main sur sa bouche. Je l'ai suppliée des yeux. Même du balcon, mon père aurait pu l'entendre. Il détestait que maman chante. Les chanteurs lui avaient fait trop de mal.

*

Un soir de juin 1958, une amie de ma mère l'avait invitée à un récital des Compagnons de la Chanson, au théâtre romain. J'avais neuf ans. C'était la première fois qu'elle demandait à sortir seule le soir. Même avant ma naissance, mon père s'y était toujours opposé. Elle n'avait jamais vu un artiste sur scène. Sa

1. Édith Piaf, *Non, je ne regrette rien*, 1960. Paroles : Michel Vaucaire. Musique : Charles Dumont.

copine s'appelait madame Labarrès. Elle avait gagné deux billets pour le gala en participant au jeu « Radio Théâtre » organisé par Radio Luxembourg. Elle vivait seule, sans enfant. Elle partageait le bureau de ma mère à la Société des Transports en Commun. Et avait réussi à la convaincre.

C'était un samedi. Ma mère avait demandé la permission, mais mon père ne lui avait rien répondu. Pas un mot, pas un geste. Elle pouvait bien s'absenter jusqu'à 9 heures, non ? Et puis il connaissait madame Labarrès. Elle accompagnerait maman et la ramènerait. Où était le risque ?

J'étais dans le salon. Il regardait par la fenêtre, sa femme debout derrière. Elle m'a demandé d'aller dans ma chambre et de fermer la porte. Je me suis réfugié dans mon carnet à dessin, que j'ouvrais dès que j'avais peur. Assis sur mon lit, j'ai colorié la moitié de la page avec application. Une plage, jaune et orange avec des reflets blancs. Et aussi le bleu marin, le mouvement des vagues et leur mousse d'écume. Ensuite, j'ai dessiné un enfant, très haut dans un ciel de pluie. Pantalon vert, chemise blanche, les cheveux en désordre, je lui ai offert un sourire et fermé les yeux. Il planait dans le vent, entre les nuages, un ballon rouge dans chaque main. Et puis j'ai attaché un fil à sa cheville, le transformant en cerf-volant. J'avais toujours rêvé d'un cerf-volant. Je m'en étais fabriqué un avec un sac plastique et des branches de cerisier. Il n'avait jamais volé. Parce qu'il n'y avait pas de vent, ni de sable, ni de mer, ni de bras autour de mon épaule pour guider ma main vers le ciel. Le dessin était terminé. J'ai signé Picasso.

Depuis la petite école, je signalais Picasso. En maternelle, une maîtresse nous avait dit qu'il était le plus grand peintre du monde. Elle nous avait apporté une affiche représentant son fils en Arlequin. Picasso lui avait dessiné un chapeau de torero, un costume de losanges jaunes et bleus, une collerette et des dentelles aux poignets, mais il avait oublié de lui faire un sourire. Cheveux raides et les yeux tristes, il me ressemblait. Il n'avait pas fini de colorier le fauteuil. On voyait les hésitations du crayon, un brouillon de pompons et de franges. Et il n'avait pas non plus terminé les souliers d'Arlequin, chaussant son fils d'un simple trait.

J'ai posé mon carnet sur le lit, les crayons. J'ai mis les mains sur mes oreilles et fermé les yeux. J'attendais les cris de mon père, mais rien. Le silence dans la maison. Seul le bruit du vent dans mes paumes, comme le souffle d'un coquillage marin.

Ma mère est entrée. Elle souriait. Elle s'était changée. Sa jupe rouge, son chemisier blanc et sa veste légère. Elle sortait. Elle avait gagné. Elle laisserait du jambon et du fromage blanc. Cela me faisait plaisir de manger en tête à tête avec mon père ? Je ne savais pas. Jamais je ne m'étais trouvé seul à table avec lui.

— Tu débarrasseras ?

Oui, je débarrasserai. Elle ferait la vaisselle en rentrant. Deux assiettes et deux verres. Elle s'est penchée, m'a embrassé. Son geste m'a surpris. Dans notre famille, les peaux ne se touchaient pas. Rarement les lèvres de l'un rencontraient la joue de l'autre. Même nos regards s'évitaient. Mais ce soir, c'était l'été. Et le bonheur, presque. Ma mère aimait les Compagnons de la Chanson. Elle les entendait à la radio en s'occupant

de son ménage. Une fois, je l'ai surprise qui pleurait en écoutant « Les trois cloches » et Jean-François Nicot, lorsque Piaf leur donnait la réplique en chantant « l'éternité de l'amour ».

— Tu pleures, maman ?

Elle m'avait souri. Juste un peu d'émotion. Cette chanson lui disait les trois choses les plus importantes de la vie : la naissance, le mariage et la mort.

Je suis entré dans la cuisine. Mon père était enfermé dans sa chambre. Sur la table, il y avait nos deux assiettes, nos verres d'eau et le jambon dans son papier gras. Je suis allé à sa porte, j'ai écouté. Je respirais mal. La radio ronchonnait. Il devait être couché tout habillé.

— Tu manges, papa ?

Ma voix de caverne. Animal aux aguets.

Il a monté le son. Un homme parlait de l'Algérie.

Je me suis assis dans la cuisine. J'ai enlevé la couenne, coupé mon jambon pour le plier dans un morceau de pain. J'ai bu. Les couverts faisaient un bruit de craie au tableau. J'ai débarrassé mon assiette, laissé la sienne. Je suis retourné dans ma chambre sans un bruit, sans un mot, effaçant chacun de mes pas.

La sonnette de l'entrée m'a réveillé. Forte, coups répétés. Puis des tapes contre la porte.

— Ouvre, André !

La voix de ma mère. Sa main heurtait le bois.

Je me suis assis dans mon lit. L'air manquait. Je frissonnais, bouche ouverte.

— Tu as laissé la clef dans la serrure. Ouvre, s'il te plaît.

J'ai cru que mon père dormait. Qu'il n'entendait pas. Je me suis levé. Le couloir était éteint. Il était là, en pyjama dans l'obscurité.

— Papa ?

Il m'a regardé, visage mauvais. J'ai regretté. Il a levé le menton, bouche méprisante, m'a montré la sortie du doigt.

— Tu veux dormir dehors avec cette pute ?

Il a hurlé.

— C'est ça que tu veux ?

— J'arrête de faire du bruit, mais laisse le petit tranquille, s'il te plaît.

La voix de ma mère. Il s'est retourné vers la porte close.

— Toi, je te conseille de ne pas le prendre sur ce ton !

— Je te demande simplement de ne pas toucher à Émile.

— Vous êtes tous les deux contre moi, c'est ça ?

— Personne n'est contre toi. Va te coucher, Émile !

Elle chuchotait à travers le bois. Elle craignait les voisins, les regards, les oreilles, les langues méchantes.

— Tu vas dormir sur le paillason, salope !

— D'accord, d'accord. Calme-toi. Je vais dormir ici, mais laisse-le.

Mon père a bondi. J'ai crié. Il m'a giflé. Ma tête a heurté le mur, je suis tombé sur l'épaule, les mains protégeant mon visage.

— Laisse-le ! Je t'en prie ! Je dors dehors, comme tu voulais, mais laisse-le ! Il n'a rien fait, lui !

— Tout ça pour un concert minable, tu te rends compte ?

— Je me rends compte. Pardon, a soufflé ma mère.

— Tu es en train de tuer ton fils, il a dit.

— Pardon, elle a répété.

Il a craché sur la porte, m'a regardé, tassé à terre et les bras sur les yeux. Il s'est penché sur moi.

— Si tu lui ouvres, je la tue.

Et puis il s'est enfermé dans sa chambre. Sans radio. Raclement de gorge, bruit sec de l'interrupteur de lampe de chevet, grincement de sommier. Silence.

Je suis resté sur le carrelage. J'ai attendu qu'il dorme, qu'il ronfle fort. Puis je me suis levé, je suis allé à la porte d'entrée.

J'ai griffé le bois. Maman l'a caressé. Nos mains, de part et d'autre.

— Ça va ? elle a murmuré.

J'ai hoché la tête, comme si elle me voyait.

— Va vite te coucher.

— Tu vas dormir où ?

— Ici.

— Sur le paillason ?

— Il fait chaud. Et puis j'ai ma veste, ça fera un coussin.

— Je n'ai pas le droit de t'ouvrir, maman.

— Je le sais, mon fils. Allez, profite de ton lit.

— Je saigne du nez.

— Essuie-toi avec un mouchoir. Je verrai ça demain.

— Et puis j'ai une crise.

— Prends ton sirop. Mais juste une cuillère, d'accord ?

Je ne répondais pas.

— D'accord, Émile ? C'est un médicament.

— D'accord, maman.

— Bonne nuit, mon fils.

— Bonne nuit, maman.

— Tu connais ton père ? Alors ne t'inquiète pas.

J'ai tourné le dos à la porte. À ma mère qui s'adossait au mur pour trouver le sommeil. Je suis rentré dans ma chambre. Je me suis couché, tête en arrière, un mouchoir sur le nez. J'ai débouché ma bouteille de sirop. Un mélange sucré de feuille de thé et d'eucalyptus que la pharmacienne préparait pour moi. Une gorgée, une deuxième. J'ai retenu mon souffle, compté dix secondes, puis expiré longtemps.

J'avais de l'asthme depuis ma naissance. Deux mains m'étranglaient. Ma respiration se transformait en voix rocailleuse, en plaintes, en gémissements douloureux. Dans ma poitrine, une foule inquiète se lamentait. Les nuits sans sommeil, je pensais à un cortège qui avançait à la lueur de torches. Une procession de damnés qui cherchaient à sortir de ma gorge en appelant à l'aide. Ce n'était pas un asthme d'effort, mais un asthme d'effroi. L'air de cet appartement me tourmentait. Il heurtait mes lèvres sèches, ma gorge close, il labourait mes bronches. Un jour qu'elle avait posé son oreille sur mon torse, ma mère avait parlé de « voix lointaines ».

Mes joues brûlaient. J'avais mal à l'épaule. Je sentais encore la main de mon père. J'espérais qu'il laisserait rentrer ma mère au matin. J'ai respiré mieux. À petites gorgées discrètes. Dans mes poumons, la cohue se calmait.

Je me suis endormi.

Ma mère m'a réveillé. Elle a posé la main sur mon épaule, je me suis débattu.

— C'est moi. C'est maman.

Je me suis retourné. Elle était penchée, tout habillée d'hier. Il lui avait ouvert la porte avant que les voisins ne la surprennent. Elle me souriait. Oui, ça allait. Oui, elle avait dormi. Que je lui montre mon nez ? Rien. Une éraflure. Ma respiration ? C'était fini. Mais mon épaule gauche remuait mal. Mon bras était broyé. Si je pouvais le bouger ? Voilà. Comme ça. Non, maman, pas plus.

Il est entré.

— Je suis prêt à pardonner, mais je ne veux pas que ça recommence.

Il m'a regardé en souriant.

— Ce n'est pas en se plaignant qu'on devient un homme.

Puis il a réclamé son petit déjeuner, sans élever la voix.

— J'ai faim, a-t-il dit simplement.

Ma mère s'est levée. Elle a trotté jusqu'à la cuisine. Mon père m'a demandé d'enlever ma veste de pyjama. Il a fait la moue. Une large tache brune marquait mon omoplate. Il a inspecté ma joue, mon nez.

— Tu es comme moi, tu as le cuir épais.

Il s'est levé, a ouvert les rideaux de ma chambre.

— Tu veux savoir ce qui m'a mis en colère, hier soir ?

Je n'ai pas répondu.

— Tu veux savoir ou tu t'en fous, de ton père ?

J'ai vite hoché la tête.

Il s'est rapproché de moi. M'a regardé.

— Je t'explique.

Et il m'a expliqué. Le problème n'était pas que maman sorte seule le soir, avec cette conne de madame Labarrès, mais qu'elle aille écouter les Compagnons de la Chanson. C'était ça, le problème. Lorsque le groupe avait été fondé, en 1941, mon père avait vingt et un ans. Ses copains s'appelaient Fred, Jo, Jean, Guy, ils venaient de l'Ain, d'Ardèche, de Corrèze, ou de Lyon. Et c'était lui, André Choulans, qui avait eu l'idée de cet ensemble vocal. Mon père était ténor, comme trois de ses copains. Il y avait aussi trois basses et trois barytons. Et c'est encore lui, mon père, qui avait trouvé le local du Point du Jour, dans lequel les Compagnons de la Chanson s'étaient réunis pour la première fois.

Seulement voilà. En ces temps de guerre, la guerre des ténors a eu lieu. Mon père était de trop. Une voix bien supérieure aux autres. Il attirait seul la lumière.

— Tu nous écrases, m'ont dit les copains.

Alors il a quitté le groupe, et brisé sa vie.

— Je suis parti pour que les Compagnons existent, a expliqué mon père.

Il s'est assis sur mon lit. Sans qu'ils le sachent, c'est encore lui qui avait conseillé à Piaf d'assister à l'un de leurs galas, en 1946. Il a regardé la même dans son coin de salle, bouleversée par ce qu'elle entendait. La fille et les garçons feraient route ensemble. Il avait gagné. Mais il leur en voulait pour toujours. Et refusait que sa femme applaudisse ceux qui l'avaient trahi.

Et alors il a pleuré. Une larme sur sa joue.

— Tu comprends ?

Je comprenais. Bien sûr, je comprenais. À neuf ans, on comprend tout.

— Tu l'as raconté à maman ?

Il a haussé les épaules.

— Ta mère ? Pauvre femme. Moins elle en sait...

J'étais bouleversé. Je n'avais plus mal. Mon père était un Compagnon de la Chanson. Sans lui, jamais le groupe n'aurait pu naître. Et c'est pourtant sans lui qu'il a vécu. Ils lui avaient volé sa part de lumière. Son nom n'a jamais été sur les affiches, ni sa photo dans les journaux. Il en souffrait. Ceux qui ne le savaient pas étaient condamnés à dormir sur son palier.

C'était il y a trois ans. Depuis, maman n'a plus allumé la radio. Et plus jamais chanté.

*

J'avais mal dormi. La guerre, le putsch, les cris de mon père contre de Gaulle. Toute la nuit, le Général m'avait menacé avec un tournevis. Je prenais mon petit déjeuner. Du pain tartiné de margarine et un bol de lait. La voix de ma mère, dans le couloir.

— Il va partir au collège. Laisse-le, s'il te plaît !

— Fous-moi le camp !

Il l'a poussée. Il est entré dans la cuisine. Voix forte.

— Debout rebelle !

Je suis descendu de mon tabouret. J'étais encore en pyjama. Maman est restée à la porte, en peignoir, pâle, le visage mangé par ses cheveux de nuit. Elle me faisait signe de ne pas m'en faire. Mon père a jeté mon cartable sur la table.

— Du papier et un crayon !

Je tremblais. J'ai ouvert ma trousse, arraché une feuille de mon classeur d'anglais. Et lui me regardait,